

**Augustin**  
**Je vis, donc je suis**

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)

Peut-être chez Augustin trouvons-nous une configuration d'écriture innovante, par rapport aux écritures des philosophes antérieurs. Quand Augustin dit « je », il peut vouloir dire : moi, Augustin, qui ai vécu ici et là, ceci et cela, et il se raconte alors ; mais aussi il peut vouloir dire : « moi », moi qui, comme tout autre homme, dit « je », pense et vis, cherche la vérité, et cherche Dieu. Nous ne pouvons probablement pas séparer, traiter à part de l'un et de l'autre. C'est pourquoi, dans ce premier essai introductif à la pensée d'Augustin, nous tenterons de lier les deux, de voir comment ils se rejoignent en un même point. Augustin suit sa voie, prend sa route, embarque et débarque, mais que cherche-il vraiment, dans ses tribulations ? Par où passe la voie qui l'emmène vers le bien qu'il cherche ?

### **I. Le navigateur : auto-portrait d'Augustin en Ulysse**

« Au cours de ma dix-neuvième année, je découvris, à l'école du rhéteur, ce livre de Cicéron qu'on appelle l'*Hortensius*, et m'enflammai alors d'un si grand amour de la philosophie, que j'en conçus d'emblée l'idée de m'y consacrer. Mais les brumes ne manquèrent pas qui embrouillèrent ma course et, longtemps, je le confesse, c'est sur des astres tombant dans l'océan qu'induit en erreur, je me suis réglé. Car une superstition puérole me détournait, par la crainte,

d'une recherche qui me soit propre. M'étant enhardi, je dispersai ces épais brouillards et je me persuadai que l'on devait croire ceux qui enseignent de préférence à ceux qui ordonnent ; mais ce fut pour tomber sur des hommes qui élèvent cette lumière que nos yeux voient au rang de réalité divine et supérieure à honorer. Ce n'est pas que j'adhérais à cette croyance, mais je jugeai que c'était un voile dont ils recouvraient quelque chose de grand qu'ils dévoileraient un jour.

Mais lorsque, dessillé à leur sujet, je leur échappai et eus traversé cette mer, ce furent les académiciens qui prirent en main mon gouvernail, luttant contre tous les vents. Ensuite j'arrivai sur ces terres-ci : c'est là que je connus le septentrion auquel me fier. Car j'ai appris, souvent dans les discours de notre évêque, (...) que, lorsqu'il s'agit de penser Dieu, on ne doit absolument rien penser de corporel, et pas davantage lorsqu'il s'agit de l'âme : car c'est de toutes les réalités celle qui est la plus proche de Dieu.

Mais un envol rapide dans le sein de la philosophie était, je le confesse, freiné par les séductions d'une femme et des honneurs. Après les avoir goûtées, je cinglerais toutes voiles dehors et à pleines rames vers son havre et je m'y reposerais, privilège d'une poignée de bienheureux.

C'est alors que je lus un tout petit nombre d'ouvrages plotiniens (...) ; les ayant comparés de mon mieux, avec l'autorité de ceux qui ont rapporté les mystères divins, je m'en trouvai embrasé au point de vouloir rompre toutes mes amarres.

Mais l'affection que je portais à quelques personnes me retint de le faire. Quel secours attendre, alors que je m'appesantissais sur de vaines considérations, sinon une tempête qui alors me sembla une calamité ? Une douleur de poitrine me saisit et rendit trop lourd à ma santé le poids d'une profession qui peut-être me faisait mettre les voiles vers les sirènes. Je larguai toutes mes amarres et menai mon navire ébranlé et fissuré à la tranquillité désirée.

Tu vois donc quelle est la philosophie où je navigue comme dans un port. Mais la grande étendue de la rade n'en entraîne pas moins un risque d'erreur, fût-elle moins dangereuse ; j'ignore totalement sur quel morceau de terre, le seul à être celui du bonheur, je dois me diriger et débarquer. » *La vie heureuse*, 4-5. (éd Pléiade, p. 89-90)

1. Nul doute que de nombreux auteurs antiques n'aient cultivé l'image tentante de la vie comme une navigation, comme une suite de tribulations. En bonne prose poétique, en jeune homme séduit et enflammé, Augustin raconte qu'il s'est embarqué sur le vaisseau « philosophie » ; en pleine mer, d'abord il rencontre bien des brouillards, il n'y voit goutte ; jusqu'à ce qu'il rencontre des adorateurs du Soleil et de sa lumière : il voit !

« J'ai vu le soleil bas, tâché d'horreurs mystiques,  
illuminant de longs figements violets. » (Rimbaud: *Le bateau ivre*)

Puis les académiciens se sont emparé du gouvernail de son navire, ils ont lutté contre les vents ! Mais lutter n'est pas savoir se diriger ; Augustin espérait voir Polaris, mettre le cap vers le nord. Comme Ulysse fut un long temps retenu par Circé sur une île, lui fut retenu par l'amour et par la gloire, jusqu'à ce qu'il décide de repartir. Il découvre la pensée de Plotin, il brûle d'un ardent amour métaphysique, même s'il le met en balance avec les Ecritures saintes. Il désire prendre le large.

« L'âcre amour m'a bercé de torpeurs enivrantes.  
Ô que ma quille éclate. Ô que j'aïlle à la mer ! » (ibid.)

Il s'en est empêché un temps : il a tenté de boucher ses oreilles pour n'entendre pas le chant des sirènes. Puis une tempête survint : ; et là, il a tout lâché, il a largué alors les amarres : il est parti.

« La tempête a béni mes éveils maritimes,  
plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots » (ibid.)

Il guette maintenant s'il peut apercevoir, sur la baie immense où il pourrait débarquer, elle qui s'ouvre comme une vaste étendue de philosophies variées, s'il existe une plage, ne serait-ce qu'une, où le bonheur l'attendrait : le bonheur, c'est son espérance à lui, sa Désirade. Quel topos, quel lieu pour lui, qui soit bon ? mais peut-être n'existe-t-il pas ?

[La métaphore de la navigation poursuivie est elle-même suggestive et belle ; aussi dans nos mémoires, nous sont revenus pour la chanter des vers du Bateau ivre ! Car Augustin ne tenait pas son cap.]

2. Bien sûr nous devinons que les images ainsi enchaînées suggèrent des séquences de la vie d'Augustin ; mais la métaphore jette un voile pudique au-dessus des faits. Quel lien l'image a-t-elle avec l'histoire d'Augustin ? Ce que nous apprenons de lui, c'est que, jeune, Augustin a lu avec une très grande joie l'*Hortensius* de Cicéron, ouvrage pour nous perdu<sup>1</sup>. Une vie bonne y était décrite, le bonheur promis. Il fut séduit, il voulut être philosophe alors. Il avait 19 ans. Il était encore en Afrique.

Dans le même temps, Augustin essayait d'approfondir sa foi chrétienne, de lire la Bible ; mais il peinait sur les textes. Il se joignit alors à la secte chrétienne des manichéens<sup>2</sup>. Mani, venu de Babylone, avait fondé une Eglise rattachée au Christ ; cette Eglise avait ses Ecritures, ses rituels, sa hiérarchie ; mais elle fut persécutée, elle dut vivre en secret<sup>3</sup>. Augustin resta neuf ans avec les manichéens.

Il vécut à Thagaste. Puis en 374 il partit à Carthage, où il enseigna la rhétorique. Il y avait des manichéens là-bas aussi, et le plus probable, c'est qu'il fait allusion à leurs superstitions, quand il parle des « astres tombant dans l'océan », des éclipses : les manichéens ne tenaient pas des propos savants fiables, comme le faisaient les philosophes grecs, les géographes et cosmologues.

C'est en 384, qu'Augustin a décidé de partir, vers le nord, de tenter sa chance à Rome : il s'est embarqué ! Mais en fait ce fut à Milan qu'il trouva une opportunité. Il finit par obtenir grâce à Symmaque, le préfet de la ville, une chaire de rhétorique qui était vacante. Nous savons qu'il fut alors amené à fréquenter le très célèbre évêque de Milan, Ambroise ; et qu'Ambroise lui présenta un certain Flavius Manlius Theodorus ; les deux l'initièrent au néo-platonisme<sup>4</sup>.

Augustin avait 31 ans au début de son enseignement à Milan. Il s'est replongé dans la lecture de Cicéron. Il a pris connaissance de l'enseignement de la nouvelle Académie. Mais la rencontre avec les Académiciens fut celle du scepticisme . Il a les entendu dire : il n'y a pas de Dieu ; il n'y a pas de bonheur ; nul n'atteint la vérité. Alors, de toutes ses forces, Augustin s'est opposé à eux : car il est possible, maintient-il, de saisir Dieu par la pensée, il est possible de l'aimer, il est possible d'atteindre par là la béatitude. En tout cas, il faut chercher précisément et assidûment à contempler la vérité par la pensée ; c'est le plus important. Theodorus a fait rencontrer à Augustin un cercle de platonisants, qui eux, posaient que la vérité existe ; de ce cercle Ambroise faisait partie. Pendant ce temps, il a aussi écouté Ambroise, Ambroise qui souvent intégrait à sa parole des discours pris à Plotin. Aussi nous retrouvons parfois des inspirations plotiniennes chez Augustin.

3. Qu'est-ce qui ressort de ce parcours ? Augustin a un rapport droit à sa foi, à sa foi chrétienne. Il a un rapport indirect et biaisé à la philosophie, telle que son époque la proposait (par le biais de Cicéron, et de la langue latine donc, par le biais des plotiniens qui eux mêmes,

---

1 Cicéron, dans l'*Hortensius* disait que tous nous cherchons le bonheur ; mais que l'avoir dépend de ce que l'on désire. « La malice de la volonté nous cause plus de mal que la fortune ne nous fait de bien. » Pour être heureux il faut avoir ce que l'on veut ; mais on peut avoir ce que l'on veut sans être heureux. Alors la question est : que désirer, que vouloir, pour être heureux ?

2 Implantée en plusieurs lieux, dont Carthage.

3 Mani fut supplicié en 277 (la religion des Iraniens ne l'acceptait pas). Augustin quitte les manichéens en 382.

4 386 : il lit les livres des platoniciens.

comme Ambroise, parlent latin) ; tantôt il est séduit, tantôt il est rebuté. L'inspiration plotinienne souffle un élan métaphysique ; mais l'envol ne peut être pris que si l'on réfute le scepticisme des Académiciens du temps. Car l'école fondée par Platon paraît véhiculer un scepticisme parent du pyrrhonisme . S'il arrive à Augustin de placer ses espoirs sur un cheminement philosophique pour trouver la vérité, c'est avec plus de constance qu'il les place sur le seul chemin de la foi. Au fond, la philosophie est pour lui comme une tribulation ; mais il tient ferme son gouvernail en direction de la religion chrétienne : c'est vers Jésus-Christ qu'il met le cap, c'est pourquoi il repartira vers le sud. En 388, il s'embarqua, il retourna en Afrique.

« Comme le marinier, que le cruel orage  
A long temps agité dessus la haute mer,  
Ayant finalement à force de ramer  
Garanti son vaisseau du danger du naufrage,  
Regarde sur le port, sans plus craindre la rage  
Des vagues ni des vents, les ondes écumer... »  
(Joachim du Bellay, *Les regrets*)

Ainsi Augustin voit-il le bout de son errance, il voit les plages méridionales ; et le retour chez soi. Son cœur chante peut-être quelque chose comme ceci :

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage  
ou comme cestuy-là qui conquit la toison,  
et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son âge ! »  
(Joachim du Bellay, *Les regrets*)

Comme Ulysse fut heureux de rentrer en Ithaque, Thésée en Grèce, Augustin quittant Milan fut heureux de retrouver Thagaste, Hippone et puis Carthage. Et l'Église de Jésus-Christ et Paul. Il quittait des cercles philosophiques pour le cercle familial, pour le cercle des fidèles, vivant sous la sauvegarde de Dieu.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)